



Mafias et « face noire de la mondialisation »

Comment la mondialisation a-t-elle démultiplié la puissance du crime organisé transnational ? À quelle logique obéit ce dernier ? Quels en sont les principaux acteurs, des mafias traditionnelles aux superpuissances criminelles ? Analyse d'un phénomène sous-estimé.

Contrairement aux roses prophéties des apôtres de la mondialisation heureuse, notre monde – et c'est un inattendu énorme – ne s'est pas du tout unifié et harmonisé depuis trente ans, mais s'est au contraire *fragmenté*. Y cohabitent en effet :

- un monde post-moderne d'individus « à haut potentiel », mobiles, riches et travaillant en réseaux, habitant les villes ou quartiers « intelligents » d'une planète sans frontières ni distances – pour être un peu sévère, une ploutocratie – en permanence reliée par les technologies de l'information et de la communication toujours plus sophistiquées ;
- un monde moderne-développé, au sein duquel l'État-nation tend à évoluer en « État-marché » ;
- et – conservons le terme, même s'il change de sens – un *tiers-monde* parfois anarchique et violent, ou à l'inverse autoritaire,

au sein duquel voisinent théocraties (Iran, et demain peut-être Irak), hybrides entre capitalisme d'État et nationalisme (Chine), États échoués et simulacres de démocraties.

S'il fallait une preuve de la difficulté d'anticiper, la voici. Car cette fragmentation planétaire, nul ne l'avait prévue ! Du XVIII^e au XX^e siècle, tous les grands politologues et visionnaires ont prédit que l'industrialisation génèrerait un système politico-économique *uniforme* et mondialisé. Pour Auguste Comte, la « technocratie » était la juste voie pour accéder à la prospérité planétaire, la paix et la justice sociale ; pour Karl Marx, c'était le socialisme communiste ; pour Herbert Spencer, le capitalisme libéral. Vers 1960 encore, le sociologue américain Daniel Bell voyait l'économie planifiée et l'économie de marché fusionner en une économie mixte. Mais nulle unification de la société humaine n'est advenue, et nous voici à l'inverse sur une

analyse

Par **Xavier Raufer**,
criminologue et docteur en
géographie/géopolitique,
directeur d'études du
Département de recherche
sur les menaces criminelles
contemporaines (DRMCC),
professeur associé au
Centre de recherche sur
le terrorisme et le crime
organisé à l'Université de
sciences politiques et de droit
de Pékin.

Photo ci-contre :

Le 26 mars 2015 à Saint-Domingue (Rép. Dominicaine), un militaire monte la garde lors de l'incinération de 696 kilos de drogue, essentiellement composée de cocaïne. Proche des principaux pays producteurs (Colombie, Pérou, Bolivie), la région des Caraïbes est une plaque tournante du trafic de drogue à destination de l'Amérique du Nord ou de l'Europe.
(© Xinhua/Fran Afonso)

La crise, une aubaine pour les mafias

De la Camorra napolitaine aux triades chinoises en passant par les cartels latino-américains, les organisations criminelles tirent parti de la mondialisation et n'hésitent plus à injecter des fortunes dans l'économie légale, partout sur la planète. Car l'argent sale coule à flot, nettoyé par la finance dérégulée. Symbole de la lutte antimafia en Italie, le magistrat Nicola Gratteri regrette le manque de réalisme en Europe. L'Amérique du Sud collabore ainsi plus efficacement avec ce procureur italien que ne le fait le Nord de l'Europe. « J'ai d'énormes difficultés en Europe parce qu'il y a des systèmes judiciaires différents, qui ne permettent pas des actions banales pour nous en Italie, comme l'arrestation retardée ou la saisie retardée », explique le procureur, avant de conclure : « Les Européens continuent de faire comme si la mafia n'existait pas. S'il n'y a pas de cadavres par terre, c'est l'Eden. » (Intervention de X. Raufer sur France 24 le 29/03/2014)

Photo ci-dessous :

Le 7 juin 2014, des militaires de la marine italienne viennent en aide à un bateau de migrants clandestins qui tentaient de traverser la Méditerranée. En 2014, selon Frontex, le nombre de migrants cherchant à venir sur le continent européen aurait augmenté de 144 %. Selon l'UNHCR, au moins 348 000 personnes ont tenté de quitter leur pays par la mer en 2014 dont 207 000 en Méditerranée. Avec un prix de traversée oscillant entre 800 et 8000 euros, ce « marché » rapporterait environ 7 milliards de dollars par an. (© UNHCR/Italian Navy/M. Sestini)

planète non « mondialisée », mais durablement fragmentée : « Plusieurs modèles de développement vont coexister à côté du modèle libéral, dit ainsi un expert (1)... Le modèle dirigiste russe ou chinois, voire un modèle islamique combinant, pourquoi pas, efficacité économique et religion. Tout le contraire d'un monde plat ».

Mondialisation ? Non : fragmentation criminogène

Or ce morcellement, force planétaire au long cours, pose de sérieux problèmes de sécurité – surtout à notre « société de l'information » :

- fragmentation signifie difficulté à contrôler, ce qui avantage donc les criminels, trafiquants ou terroristes ;
- fragmentation signifie aussi graves disparités sociales entre « fragments ». Désormais omniprésente à la télévision, la vie des « riches » provoque chez les pauvres – non pas exploités (comme le voulait la vulgate léniniste) mais négligés, voire oubliés – un fort « syndrome de Tantale ». Or, pour qui veut s'en sortir et vit dans un bidonville de Sao Paulo ou de Lagos, l'ascenseur social le plus sûr – peut-être l'unique – reste le crime organisé.

De ce fait, la mondialisation a sa face noire – fraudes, crime et violences armées : la plupart des institutions ou personnalités lucides l'admettent désormais.

Aujourd'hui, cette mondialisation noire se constate d'abord par ces grands trafics intercontinentaux qui, tous, affectent la vie de milliards d'êtres humains : esclavage moderne, stupéfiants, biens ou produits contrefaits, armes dites « légères », etc. Mondialement, l'information relate au quotidien ces grands trafics : bateaux de migrants clandestins naufragés, cargaisons de drogue saisies en mer ; tueries entre bandits pour tel trafic juteux ou lieu stratégique ; tragédies provoquées par de faux médicaments, etc.

Or, au moins depuis Aristote, nous savons qu'une *force* au sens physique du terme, ne se voit jamais, que l'on ne perçoit que ses effets : des branches qui s'agitent sont vues par tous, mais pas le vent qui les secoue. Donc, sauf à ressusciter la génération spontanée en prônant que la drogue et les clandestins traversent les océans par l'opération du Saint-Esprit et que les médicaments se falsifient par magie, ces trafics incessants et fort lucratifs supposent nécessairement des forces sous-jacentes. Ensemble, ces forces constituent la criminalité organisée transnationale (ci-après, COT), avec en son sein une « aristocratie criminelle » : les mafias. Sans cette puissante et durable armada criminelle, sans les milliards de dollars qu'elle brasse, sans la

“ Sans cette puissante et durable armada criminelle, sans les milliards de dollars qu'elle brasse, sans la corruption, l'intimidation et la violence dont elle use, pas de « face noire de la mondialisation ». ”

corruption, l'intimidation et la violence dont elle use, pas de « face noire de la mondialisation », juste de petits bricolages illicites locaux ou régionaux – et une planète bien plus paisible. Obnubilés par le terrorisme, de grands pays et instances supranationales (Union européenne, Banque mondiale, OCDE, ONU, etc.) sont déjà peu mobilisés pour combattre cette COT, mais de plus :

1°) la COT est un ennemi flou, peu visible et mutant constamment ;

2°) le public perçoit mal les drames pourtant indéniables et terribles qu'elle provoque ; il peine à les lui attribuer : entre le lointain trafiquant d'héroïne et la jeune victime d'une surdose fatale dans son propre immeuble n'existe qu'un lien distendu et indirect ;

3°) constituant ensemble un informel « front du refus », d'influents lobbys et administrations nient la gravité du problème – voire l'existence de la COT. Cet insidieux négationnisme rassemble :

- les doctrinaires libéraux de la « mondialisation heureuse », puissants dans la finance et dans les médias, repoussant l'idée que souvent, la fameuse « main invisible » est moins celle du marché que celle de la mafia ;
- des sociologues d'extrême-gauche dont cela contrarie l'idéologie voulant que les criminels (mafieux inclus) soient des victimes du système capitaliste ;





Familles mafieuses nord-américaines : état des lieux

- **À Montréal**, on assiste à une guerre mafieuse – une vraie ! – à l’ancienne : Siciliens d’un côté, Calabrais de l’autre. Une quarantaine d’homicides ont été comptabilisés depuis 2012, mieux qu’à Marseille. Abasourdie, la police locale compte les coups et semble ne pas comprendre grand-chose à l’« hécatombe ». Plus largement, au Québec, alors que des naïfs enterraient doctement la mafia, celle-ci pillait, depuis vingt ans, le marché provincial du bâtiment-travaux publics, à coups de milliards de dollars.
- **À Chicago**, de nos jours, tout comme au temps d’Al Capone, des sociétés sous-traitantes de la mairie, et autres « délégations de services publics », sont sous la coupe de la famille mafieuse locale : un service des véhicules municipaux, la collecte des ferrailles, la propreté de l’énorme aéroport de Chicago-O’Hare. Complicités notoires ? On apprenait en 2012 que Jesse Jackson Jr. [représentant du deuxième district de l’Illinois à la chambre des représentants des États-Unis, NdlR], fils de l’illustre pasteur et activiste Jesse Jackson, était salarié du syndicat « Hotel and Restaurant International Union », sis à Chicago et séculairement contrôlé par une mafia locale implantée dans la ville depuis désormais plus d’un siècle.
- **À New York**, « détruite » en 1992 lors de l’incarcération à vie de son *capo* John Gotti, la famille Gambino a poursuivi (on l’apprend vingt ans après) son bonhomme de chemin sous la houlette du triumvirat Joseph « Joe the Blond » Giordano, Joseph « Joe Piney » Armone et John « Handsome Jack » Giordano. Et la relève est là : purgeant aujourd’hui de courtes peines, Michal « Roc » Roccaforte (38 ans) et Anthony Moscatello (43 ans), rejoindront en temps voulu la hiérarchie familiale. De même, supposée « détruite » par le FBI, la famille Bonanno a la vie dure. En 2012, elle a d’ailleurs élu son nouveau « régent » (chef intérimaire) : Nicholas « Nicky Mouth » Santora, toujours actif en 2015.
- **À New York** toujours, comme en 1950, la famille Genovese « influence » toujours les sections locales de puissants syndicats : *Laborers International Union of North America*, *Cement and Concrete Workers of North America*, *International Brotherhood of Teamsters*, *International Union of Bricklayers*, *Amalgamated Transit Union of North America*, *United Brotherhood of Carpenters*, *International Union of Journeymen*, *United Food and Commercial Workers International Union*... Par ailleurs, la « Waterfront Commission of New York Harbor » déplore que la même famille Genovese règne encore et toujours sur d’importants syndicats portuaires, comme c’est le cas depuis 1940.
- **À New York**, enfin, on apprend ce fait gênant : Ilario « Fat Freddy » Sessa (45 ans) a été initié (dans la famille Colombo, dix fois donnée comme « détruite » par les médias...) lors d’une cérémonie tenue au sein même d’une prison de Brooklyn. Car, de New York à Chicago, en passant par Philadelphie et Montréal, les cérémonies d’initiation dans cette société secrète criminelle qu’est la mafia sont une réalité contemporaine – et non une légende médiévale et gothique. **X.R.**



Photo ci-dessus :

Palais de Justice de Montréal. La Commission Charbonneau est une commission d’enquête créée en novembre 2011 pour faire la lumière sur des cas de discrimination, d’intimidation, de collusion, de corruption et de liens avec le crime organisé au sein de l’industrie de construction québécoise. La famille Rizzuto de Montréal, que certains considèrent comme la sixième famille de la mafia italo-américaine (au même niveau que les Cinq familles de New York) est particulièrement active au Québec et dans le Sud de l’Ontario. (© Jean Gagnon)

“ La logique criminelle est limpide : hors du gang, hors du clan ou de la famille, hors du fief – car le bandit est toujours un animal territorial – pas d’alliance durable, pas d’affaires au long cours. ”

- des fonctionnaires englués dans la routine et le confort. Affronter des espions et des terroristes, c’est noble. Mais tout chambouler pour traquer ensuite un dangereux protoplasme criminel ? Non merci. Pour ce « front du refus », l’idée que les mafias soient vraiment redoutables relève du bidonnage paranoïaque, ou de la propagande de « marchands de peur ». Inertie, idéologie, incrédulité : ces trois malfaisants « i » du « front du refus » handicapent les forces anticriminelles, notamment en Europe – sans oublier le temps que perdent les criminologues à mille fois argumenter, enfoncer des portes ouvertes, montrer à de quasi-autistes que le danger est là.

« Et pourtant, elle tourne », soupirait déjà Galilée le 22 juin 1633... Raison de plus pour étudier de près cette gangrène criminelle mondiale.

L’essence de la criminalité organisée (2)

La logique criminelle est limpide : hors du gang, hors du clan ou de la famille, hors du fief – car le bandit est toujours un animal territorial – pas d’alliance durable, pas d’affaires au long cours. Hors du cercle restreint où l’on peut imposer une forme (gros-sière ou élaborée, momentanée ou durable) de loi du silence, cela est bien trop dangereux. Au quotidien, sur son territoire et dans son environnement, le criminel actif doit nécessairement s’orienter, arbitrer, décider. Pour cela, il compte sur son instinct de chasseur, son flair (fondé sur l’expérience du danger acquise dans la rue ou en prison), sa science des règles de la concurrence criminelle (« loi du Milieu ») et de la survie en milieu hostile. Reste la décisive dimension temporelle : ici, la pratique du criminel diffère totalement de celle du citoyen honnête. Il résulte de cette énorme différence dans l’appréciation du temporel que projeter sa propre idée du temps sur le gangster, imaginer qu’il inscrit comme tout un chacun son action dans la durée, condamne fatalement à l’erreur. Pour tout criminel affirmé en effet, l’horizon est court, seul l’instant compte. Pour la mafia aussi d’ailleurs. Mafieux ou non, le criminel ne dispose jamais du luxe de pouvoir différer ses



Du même auteur

- Xavier Raufé, *Cybercriminologie*, CNRS Editions, Paris, janvier 2015, 240 p.
- Xavier Raufé, *Criminologie : la dimension stratégique et géopolitique*, Editions ESKA, Paris, décembre 2014
- Xavier Raufé, *Géopolitique de la mondialisation criminelle : la face obscure de la mondialisation*, PUF, Paris, avril 2013, 160 p.
- Xavier Raufé, Stéphane Quééré, *Le Crime organisé*, PUF, Collection « Que sais-je ? », Paris, septembre 2005, 127 p.

attentes : le long terme, la planification lui sont interdits. Agir ainsi le rendrait visible et prévisible : dès lors, il serait vite repéré – donc arrêté ou tué.

De ce fait, tout bandit privilégie toujours l'imprévisible. Le plus discrètement possible, il monte un « coup » : braquage, livraison de drogue, etc. L'opération s'effectue, l'argent est partagé et le bandit recommence ensuite (ou pas) avec les mêmes (ou d'autres).

À l'international (trafics transcontinentaux), la contradiction trafics permanents/opérations brèves induit une logique de l'éphémère. Un « pipeline » international clandestin est installé, par exemple de l'Amérique latine vers l'Europe, via l'Afrique. Dans un sens ou un autre, tout y passe : stupéfiants, armes, clandestins, argent. Mais dès que ce « tuyau » fonctionne, un autre, analogue, est suscité ailleurs. Car le bandit, ou le mafieux, sait que tout est fragile, que rien ne dure. Sans cesse les routes, les dispositifs doivent changer.

En tout état de cause, tout criminel est donc d'abord et surtout un prédateur opportuniste. Son domaine de chasse est quasi infini mais, du fait des contraintes ci-dessus évoquées, ses

Permanence et endurance, la nature des mafias

Prenons ici comme exemple les « familles » mafieuses des États-Unis et du Canada, d'autant plus que les médias nous annoncent sans cesse ces « familles » du Nouveau Monde comme agonisantes, réduites à un folklore dérisoire et anodin. Mais ne tombons pas dans ce piège de l'agonie mafieuse. On constatera vite que, dans les faits, rien n'a vraiment changé depuis les années cinquante.

De son côté, le FBI trompette (de façon récurrente depuis une soixantaine d'années) la mort de telle « famille » mafieuse italo-américaine... Sa fatale agonie... Son dernier souffle... – confondant ainsi cyniquement ou, pis encore, naïvement, la mort de sociétés criminelles séculaires avec une simple évolution de leur *management*.

La presse d'information nord-américaine renchérit bien sûr en évoquant à tout bout de champ, presque attendrie, un « colorful past » (passé pittoresque). Ah ! Ce bon vieil Al Capone ! Et aujourd'hui ? Mais plus rien bien sûr. Or, contrairement à ces assertions fallacieuses (idéologie libérale « no crime » ? Sourde complicité ?), les familles mafieuses sont bel et bien là, comme

“ Mafieux ou non, le criminel ne dispose jamais du luxe de pouvoir différer ses attentes : le long terme, la planification lui sont interdits. Agir ainsi le rendrait visible et prévisible. ”

voici vingt ou quarante ans. La répression les frappe, certes – mais ni plus ni moins qu'à l'époque. Elles s'en remettent et se reconstituent ensuite, comme d'usage.

Les superpuissances criminelles les plus dangereuses

En juillet 2011, le président Barack Obama a signé un « ordre exécutif » « déclarant la guerre » à trois méga-entités criminelles mondiales : les Zetas (Mexique, Amérique centrale), les Yakuza (Japon, Asie) et la Camorra (Italie, Europe). Selon Obama, ces organisations criminelles transnationales « infiltrent le système financier mondial » et sont aujourd'hui « si puissantes qu'elles menacent des économies et des systèmes politiques, des institutions démocratiques ». En septembre 2014, la revue économique américaine *Fortune* présentait cinq de ces multinationales de l'illicite comme les principales dans le monde : Yamaguchi-gumi (Japon), Solntsevskaya Bratva (Russie), Camorra et 'Ndrangheta (Italie), Cartel du Sinaloa (Mexique) (voir encadré page suivante). Pour l'ONU, le chiffre d'affaires mondial du crime organisé atteint environ 870 milliards de dollars par an, soit 1,2 % du produit brut mondial. Si c'était un pays, et si son chiffre d'affaires était son PNB, il figurerait dans le G20 (juste avant l'Indonésie...). À titre de comparaison, ces dernières années, toute l'activité de recherche et développement conduite aux États-Unis « pèse » environ 400 milliards de dollars par an.

Une menace qui a de beaux jours devant elle

Séculairement, les États-nations n'ont, ne peuvent avoir, qu'un ennemi à la fois. Et vu l'importance de l'opinion publique dans



Photo ci-dessus :

Plus importante famille yakuza de l'archipel japonais, le Yamaguchi-gumi, dont le siège est à Kobe, exerce ses activités partout au Japon, mais aussi en Asie et aux États-Unis notamment. Selon le magazine américain *Fortune*, le Yamaguchi-gumi serait le groupe criminel le plus riche au monde avec des revenus provenant principalement du trafic de drogue, du jeu et de l'extorsion de fonds. (© elmimmo/Nothing to hide)

méthodes sont stéréotypées et son horizon, limité.

D'où cette deuxième caractéristique : *il n'existe pas de spécialisation professionnelle dans le monde criminel*. Le bandit opère selon une pure logique coût/bénéfice. Aujourd'hui la drogue, demain un gros braquage (pour les gains massifs permettant de « bien vivre » un ou deux ans). Pour le clan mafieux, aujourd'hui le cannabis ou la cocaïne par quintaux, demain le trafic de déchets toxiques ou la contrefaçon. Pour tous, en vue d'assurer les frais du quotidien (très onéreux pour les criminels), aujourd'hui le proxénétisme ou les machines à sous, demain le racket. Comment arbitrer ? C'est l'affaire d'un basique calcul risque/opportunité.

La logique est celle du profit maximum, réalisé au plus vite : mieux vaut 10 000 euros aujourd'hui que 100 000 demain. Pour le hors-la-loi, ce constant opportunisme est aisé, car il n'est tenu de respecter aucune des règles du monde légal.



Photo ci-dessus :

Le 22 février 2014, le baron de la drogue Joaquín « El Chapo » Guzmán est escorté par deux officiers alors qu'il vient d'être arrêté par la marine mexicaine dans un complexe touristique de la ville balnéaire de Mazatlan. Chef du cartel de Sinaloa, le plus puissant syndicat du crime au Mexique, il était l'un des narcotrafiquants les plus recherchés par les États-Unis et le Mexique. Ismael « El Mayo » Zambada, 66 ans, a pris sa succession à la tête du cartel. (© Xinhua)

“ Tout criminel est donc d'abord et surtout un prédateur opportuniste. Son domaine de chasse est quasi infini, mais ses méthodes sont stéréotypées et son horizon, limité. ”

un système démocratique, cet ennemi doit être clair, lisible, compréhensible et admissible pour et par l'opinion.

Durant la guerre froide, les missiles intercontinentaux soviétiques défilant sur la place Rouge donnaient à l'Europe occidentale une idée claire de l'ennemi. Aujourd'hui, les égorgements de l'État islamique sont une preuve manifeste d'hostilité, aisée à comprendre.

Mais le crime organisé ? Mais les mafias ? Le cinéma les folklorise, les gouvernements les vitupèrent un jour – et les oublient ensuite. Certes graves, les crimes mafieux sont distants, dans l'espace et dans le temps, de ces mêmes entités criminelles. Ajoutons à cela – pression de l'opinion, toujours – la mauvaise habitude des gouvernements européens de « déshabiller Pierre pour habiller Paul » en cas de tornade terroriste – les services anti-crime étant alors brutalement mobilisés par l'antiterrorisme.

Tout cela fait que le crime organisé transnational, que les mafias, ont encore hélas, de beaux jours devant eux...

Xavier Raufer

Notes

(1) Hervé Juvin, cité par Emmanuel Lechypre dans son dossier « La mondialisation chamboulée », *L'Expansion*, 1^{er} juin 2006, NdLR.

(2) Les références sur les mafias proviennent de la base de données du Département de recherche sur les menaces criminelles contemporaines, Université Paris II Panthéon Assas. Les données sur le chiffre d'affaires de la criminalité organisée mondiale proviennent des statistiques de l'ONUUDC (Office des Nations Unies contre la Drogue et le Crime) corroborées par les données de la Banque mondiale.

Les cinq principales multinationales du crime

Yamaguchi-gumi (Japon)

Revenus annuels : environ 80 milliards de dollars. Principale fédération de clans criminels au sein des yakuzas, le milieu mafieux japonais. Forte de quelque 20 000 membres, cette entité hiérarchisée et disciplinée pratique massivement le trafic de stupéfiants (amphétamines, surtout), les jeux illicites et l'extorsion de fonds. Originalité : par rapport à ses « consœurs » plus discrètes présentées ci-après, cette entité mafieuse quasi-légale dispose de son site web et d'une revue interne, destinée à ses cadres.

Soltsevskaya Bratva (Russie)

Revenus annuels estimés : de 8 à 9 milliards de dollars. C'est l'entité criminelle majeure de la Russie postsoviétique. Elle se compose d'une dizaine de « brigades » décentralisées et autonomes. Comptant environ 9000 membres, la « fraternité » est dirigée par un conseil d'une douzaine de chefs. Elle se livre au trafic de stupéfiants (héroïne afghane, etc.) ainsi qu'au racket de groupes industriels et financiers (« protection »).

Camorra (Italie)

Revenus annuels estimés : environ 5 milliards de dollars. C'est l'entité mafieuse hyperactive et chaotique de Naples et de la Campanie. Tout lui est bon pour faire fortune : trafics d'êtres humains, de stupéfiants, d'armes, contrefaçons dangereuses, jeux d'argent illicites, extorsion de fonds.

'Ndrangheta (Italie)

Revenus annuels estimés : environ 5 milliards de dollars. C'est la mafia très silencieuse et discrète de la Calabre. Ses métiers criminels sont analogues à ceux de la Camorra, avec comme spécialité un énorme trafic de cocaïne avec les « cartels » du Mexique et de Colombie. La 'Ndrangheta entretient en outre des liens étroits avec les « familles » de la mafia italo-américaine et italo-canadienne. Rappelons que le chiffre d'affaires de l'ensemble des mafias du Mezzogiorno italien est estimé à environ 33 milliards de dollars par an.

Cartel du Sinaloa (Mexique)

Aussi appelé « *La Federación* ». Revenus annuels estimés : environ 3 milliards de dollars. Ce cartel contrôle environ 60 % d'un trafic de drogue (cône nord de l'Amérique latine - Mexique - États-Unis puis Canada) évalué à 7 milliards de dollars par an. Ce cartel semble plus discipliné et mieux organisé que ses rivaux : ainsi, l'arrestation, en février 2014, de son chef historique « El Chapo » Guzmán, n'a pas, à ce jour, engendré en son sein de guerre de succession sanglante.

Plus largement, chacun des grands « cartels » du pays (celui du Sinaloa, celui du Golfe, les Zetas, La Familia, etc.) constitue désormais une véritable « armée criminelle ». Chacun de ces cartels possède en effet, parfois depuis une décennie ou plus, ses brigades de tueurs, entités hybrides d'une extrême complexité, rassemblant symbiotiquement de simples *pistoleros* issus du monde des narcos, des déserteurs des armées, forces spéciales et polices du Mexique ou d'autres pays de l'Amérique centrale ; sans oublier des sectateurs de bizarres cultes mortifères, celui du « narco-saint » Jesus Malverde, ou de la *Santa Muerte*. Selon un rapport officiel américain récent, ces armées criminelles permettent aux *narcos* mexicains d'organiser et de contrôler « la distribution des stupéfiants dans plus de 230 villes des États-Unis », « générant, rapatriant et blanchissant chaque année de 18 à 39 milliards de dollars ». **X.R.**